# LE FANTOME DU PALACE HOTEL

**PROMENE-TOI** la nuit dans les villages ou districts des îles de Polynésie. Tu verras que chaque maison a une lumière qui éclaire faiblement une chambre. Généralement ce sera une lampe à pétrole. Nul Polynésien ne pourrait dormir sans cette lumière. Il serait terrifié, il ferait des cauchermars. Car c'est elle qui tient à distance les "*tupapau*", ces esprits, ces fantômes des ancêtres.

Ils sont toujours, encore, parmi nous, les *tupapau*. Ni les voitures, ni l'électricité, ni la télévision n'ont pu les chasser. Ces esprits font partie de la famille et du quotidien comme la grand-mère.

Si tu es gentil avec eux, si tu les respectes, ils te le rendront. Mais si tu te moques d'eux, si tu les ignores, ils seront fâchés alors, et pourront être impitoyables.

Les *tupapau* sont partout. Mais ils préfèrent les cailloux comme domicile. Les *tiki* de pierre, les tombes et les *mara'e*.

Les *mara'e* sont ces grandes plate-formes construites avec des pierres ou des coraux, que l'on trouve partout dans toutes les îles et atolls de Polynésie. Ils sont les anciens lieux de prière des familles. Et de sacrifices humains. Plus la famille était vénérée et plus il y avait de crânes sur le *mara'e*.

Il y a des *mara'e* partout à Tahiti. Si tu veux construire quelque chose de grand, tu ne peux pas éviter d'en bousculer au moins un avec le bulldozer.

C'est ce qui se passa lors de la construction de deux des grands hôtels des environs de Papeete.

Le scénario est toujours le même : les vestiges d'un *mara'e* se trouvent à l'endroit où il faut creuser pour construire les fondations. Le chef de chantier, fraîchement arrivé dans les îles, donne l'ordre au conducteur de l'engin :

- "Faites-moi un tas là-bas avec ces cailloux !"
- "Mais t'es fou, chef, c'est un *mara'e* !" répond le Tahitien.

Une grande discussion suit. Le conducteur refuse de toucher au *mara'e*. Plutôt se faire renvoyer. Le chef insiste. Il faut bien construire l'hôtel. Il finira par prendre lui-même les commandes de l'engin pour raser tout cela.

Tout le monde le regardera faire avec de grands yeux. On aura pitié du chef. Il va faire des cauchemars, il tombera malade, il y aura un grand malheur dans sa famille.

Le *tupapau* de l'hôtel..., le palace de la côte Est de Tahiti, aime se promener en dame blanche. La nuit.

L'hôtel a été construit le long du flanc de la montagne. Pour respecter le code de construction, qui interdit de construire plus haut que le plus grand des cocotiers. Alors on a construit en descendant le long du flanc de la colline. Ainsi, le rez-de-chaussée est en haut de la butte, le douzième étage tout à fait en bas. Là où était le *mara'e*. Là où rode encore la dame blanche.

Aucun employé n'ose descendre au douzième la nuit. Ni les ménagères, ni le mécanicien. Car la machinerie des ascenseurs se trouve aussi au douzième. Si une panne se produit la nuit, ce ne sera pas réparé avant le matin. Tant pis pour les clients, ils prendront l'escalier.

Mais le *tupapau* est sélectif : il ne se montre qu'aux employés ou aux locaux. Jamais aux touristes. Mais ceux-ci se plaignent quand même. Pas de service, pas de ménage après la tombée de la nuit.

Un directeur en avait assez d'entendre les clients se plaindre. Il décida d'employer les grands moyens pour régler une





fois pour toute ce problème. Il fit paraître une annonce dans les journaux de Suisse :

*« Offrons poste de gouvernante pour grand hôtel à Tahiti. Cherchons dame sérieuse et qualifiée ne croyant pas aux fantômes, etc. »*

Elle arriva un mois plus tard. Elle était des plus qualifiées. Triée sur le volet. Le directeur avait été personnellement en Europe pour la choisir. C'était une dame helvétique de forte corpulence. Son chignon impeccable faisait aussi sévère que les traits de son visage. Elle claquait les talons en marchant. Pas de sourire. Cela aurait été un signe de faiblesse. Elle avait été à l'Ecole Hôtelière de Lausanne. On ne pouvait trouver plus efficace. Plus propre. Plus net. Plus *"blitzeblanke"*, comme on dit en Suisse.

Elle fut comme une tornade avec les filles. Les ordres fusaient. Elle était partout. Elle n'était jamais contente. Les ménagères commencèrent à courir. Du jamais-vu. Les chambres étaient astiquées. Les lavabos brillaient comme des miroirs. Le directeur se frottait les mains de plaisir.

Le deuxième soir, elle donna ses ordres : "Faire les couvertures" dans les étages. Une équipe au douzième.

Entendant cet ordre, toutes les filles s'arrêtèrent net. Pas question de descendre là-bas. Refus sec de toute l'équipe. C'était la mutinerie. Les filles ne descendraient pas.

Mais la Suissesse n'abandonna pas. Elle allait leur montrer. A ces primitifs, à ces crédules. Les fantômes, ça n'existe pas, voyons. Elle descendrait elle-même ouvrir les lits. Cette fois-ci. Ensuite, il n'y aurait plus d'excuses. Les filles seraient bien obligées de se plier.

Elle se dirigea vers l'ascenseur avec seau et balai, claquant les talons. Les filles la suivaient. La suppliaient de ne pas descendre. L'imploraient de les écouter. Sans répondre, la tête haute, le visage méprisant, elle disparut dans l'ascenseur.

Les filles durent attendre vingt minutes. Terrifiées. Certaines pleuraient, se sentaient responsables. Elles avaient pitié de la dame, même si elle était trop sévère. Elles imaginaient les pires choses.

Puis l'ascenseur remonta. La porte s'ouvrit. La dame suisse en sortit. Blême. Blanche comme un linceul. Sans balai. Sans un mot, comme un automate, elle se dirigea vers sa chambre. Là, elle fit ses valises. Puis elle partit vers la réception pour prendre un taxi pour l'aéroport. Toujours blême. Toujours sans un mot.

C'est là-bas, à deux heures du matin, dans le hall désert de l'aérogare, que le directeur la trouva. Toute seule sur un banc, les yeux fixés tout droit devant elle. Il la questionna, la supplia de rester. Elle ne répondit pas. Elle resta immobile et silencieuse. Comme une statue. Elle quitta Tahiti le lendemain matin par le premier avion. Personne ne saura jamais ce qui s'était passé ce soir là au douzième. Les lits n'y sont toujours pas ouverts pour la nuit et il arrive parfois d'attendre le lendemain pour avoir un ascenseur.

Mais un autre grand hôtel, un grand palace de la côte Ouest, a lui aussi son *tupapau*. Plus subtil, plus malin.

Je me rappelle l'inauguration de cet hôtel. C'était un jour grandiose pour Tahiti. La grande fête.

Imagine-toi le premier grand palace de classe internationale. Tout climatisé. Du marbre partout, des grands miroirs. Le téléphone dans chaque chambre. Tout en béton, rien ne pouvait pourrir : on devenait un pays moderne. La population était émerveillée, le touriste l'était moins : il retrouvait le même lit, la même chaise, le même couvre-lit qu'il y avait dans l'hôtel qu'il venait de quitter à Paris. Vingt mille kilomètres pour rien.

Le Tout-Papeete était venu au rendez-vous. Le gratin de cette petite préfecture. Tous ceux qui étaient quelque chose ou croyaient l'être. La presse, les photographes bref, tout le monde était là. Chacun avec sa légitime ; a cause des photos. Le gouverneur, bien sûr, était venu en grand uniforme de gala blanc avec casquette à dorure. Il coupa le ruban tricolore après un discours patriotique. L'orchestre de l'Infanterie de Marine joua la Marseillaise en transpirant. Puis la foule, lasse de ces cérémonies, se rua sur le bar et le somptueux buffet. Petit à petit, les groupes se formaient. Les dames tahitiennes dans un coin potinaient, les dames fonctionnaires métropolitaines formaient une cour autour de Madame le gouverneur, les dames militaires autour de Madame l'amiral. Chez les messieurs, c'était à peu près le même spectacle, mais on essayait de se prendre au sérieux et il y avait moins de couleurs. La fête était une grande réussite. La vraie classe, cette inauguration. D'une porte, un employé fit signe à Romain, le jeune directeur de l'hôtel. Celui-ci s'excusa auprès de ses invités de marque.

- « Patron, y'a plus d'eau dans l'hôtel ! »
- « Débrouillez-vous ! Appelez l'ingénieur, le plombier, mais débrouillez-vous. »

Mais, durant toute la réception, l'eau sera coupée, puis reviendra, sera coupée à nouveau, reviendra et ainsi de suite. Quelques problèmes se développeront dans les toilettes et ce sera la panique dans les cuisines. Le directeur s'en arrachait presque les cheveux. tout avait pourtant été inspecté, testé.

Puis, vers la fin de la réception, l'eau reviendra et coulera sans interruption les deux semaines suivantes.

Toute l'île a appris la nouvelle de l'incident. Toute l'île sait que le super palace a son fantôme, son *tupapau*. Il a été malin. Il aura attendu l'inauguration pour se manifester. Pourtant son *mara'e* avait été tout petit. Un misérable petit *mara'e*. Surement d'une famille bien modeste. Avec quelques malheureux crânes pour l'orner. Mais Tahiti commençait à aimer son *tupapau*. L'on est toujours avide d'anecdotes sous nos latitudes au climat peu varié. Surtout si elles concernent les expatriés nouvellement arrivés et imbus de leur civilisation.

Ceux-ci arrivent tous comme des missionnaires. Pour nous initier à leur modèle de société. Car ils sont persuadés qu'il est le meilleur. Le seul valable. Mais ils oublient toujours que les habitants de leurs grandes villes, le produit de cette société parfaite, rêvent presque tous de petites communautés imparfaites comme Tahiti.

Peut-être que le vieux Tahiti et son *tupapau* pourra-t-il apprendre quelque chose à ce monde efficace et arrogant venu d'ailleurs. Car l'eau recommença à disparaître. De

temps en temps. Généralement cela arrivait à l'aube, parfois l'après-midi. Chute de pression, une minute après retour de pression. Puis rechute, puis retour. Ainsi de suite. Parfois cela durait cinq minutes, parfois un quart d'heure. Rarement plus.

Bien sûr, Romain convoqua de multiples réunions avec l'entreprise de plomberie qui avait fait l'installation ainsi qu'avec les architectes. Ceux-ci inspectèrent les kilomètres de tuyaux. Ils furent catégoriques. Cela venait d'ailleurs. De la commune qui fournit l'eau. Démarches à la commune. Qui dépêcha des ingénieurs aux bassins dans les montagnes, inspecta les canalisations. Déni formel de responsabilité de la commune. Les bassins étaient pleins lors des coupures. Aucune maison des alentours, alimentée par le même réseau, ne subissait les mêmes problèmes.

Et les coupures continuèrent. Mais jamais les week-ends. Alors tout Tahiti parle d'un *tupapau* chrétien. Celui qui respecte le Sabbat, la trève du Seigneur. L'intérêt grandit de jour en jour.

Mais Romain, le directeur, riait jaune. Les clients se plaignaient de plus en plus. Et il était devenu la risée du Territoire. Il décida d'appeler le siège à Paris :

- « Faites venir les meilleurs spécialistes. Tout de suite ! Je m'en fouts si ça coûte la peau des fesses. »

Tahiti retint son souffle. Tout cela devenait passionnant.

Ils arrivèrent deux jours plus tard, dans le prochain avion en provenance de l'Europe. Avec une tonne d'appareils de radiographie et de sondes.

Deux semaines durant, les spécialistes et leur équipe ouvrirent les plafonds. Démontèrent les vannes. Envoyèrent des sondes. Analysèrent les plans. Inspectèrent le réseau hydraulique de la commune. Mesurèrent toutes les pressions. En vain. Bredouilles. Tout était normal.

A la fin de la semaine, Romain réunit tous les spécialistes et demanda leur verdict :

- « Monsieur le Directeur, nous avons tout inspecté. Tout est parfait. Tout est normal. Tout est aux normes. Il n'y a pas





un gramme de débris dans les canalisations. »

- « Mais alors comment expliquez-vous les coupures ? »

- « Nous n'avons pas d'explication. Il n'y a pas d'explication technique. Ni rationnelle. Peut-être est-ce vraiment un fantôme. »

Fureur et rage de Romain. Les fantômes, ça n'existe pas ! Il insulta les spécialistes. Des millions dépensés pour s'entendre dire cela ! Il était au bord des larmes.

Sa secrétaire tahitienne, qui prenait des notes, suggéra :

- « Pourquoi tu ne vas pas demander au *tahua* de Papara ? On dit qu'il est le meilleur. »

- « Qu'est-ce que c'est qu'un *tahua* ? »

- « Un des vieux guérisseurs, sorciers. Ceux qui te soignent avec les plantes. Ils connaissent les vieilles coutumes. Ils sont copains avec les esprits. Celui de Papara, il s'appelle Tupua. C'est le seul qui s'occupe du grand *mara'e* de Mehetia. Le plus grand et le plus puissant des *mara'e*. Il sait parler aux *tupapau*. »

- « Je n'ai pas besoin de sorcier. Je ne suis pas devenu fou ! »

Mais le lendemain, après avoir été à nouveau assailli par les clients de l'hôtel qui se plaignaient des problèmes d'eau, il retourna voir sa secrétaire :

- « Prenez ma voiture et allez dire au sorcier de venir. »

Il se présenta le lendemain. Romain s'attendait à voir un grand homme distingué, comme les mages dans les films d'Hollywood. Il était petit et trapu. Torse nu, pieds nus. Vêtu uniquement de ce short trop grand qu'effectent les Tahitiens de la campagne.

Il avait garé sa vieille 403 camionnette toute bosselée et rouillée juste devant le grand hall d'entrée du palace. Une vieille mamie vêtue d'un *pare'u* était assise à l'arrière dans la benne. Elle fit un grand sourire à Romain qui put ainsi apprécier le manque total de dents.

Dans son bureau, le vieux s'assit confortablement dans un des fauteuils, un grand sourire aux lèvres. Il appréciait et